
Myriam Juan

La parole aux spectateurs. Extraits de mémoires choisis et présentés par Myriam Juan

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Myriam Juan, « La parole aux spectateurs. Extraits de mémoires choisis et présentés par Myriam Juan », *Conserveries mémorielles* [En ligne], # 12 | 2012, mis en ligne le 05 avril 2012, consulté le 19 septembre 2015.
URL : <http://cm.revues.org/1250>

Éditeur : Chaire de recherche du Canada en histoire comparée de la mémoire

<http://cm.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://cm.revues.org/1250>

Document généré automatiquement le 19 septembre 2015.

© Conserveries mémorielles

Myriam Juan

La parole aux spectateurs. Extraits de mémoires choisis et présentés par Myriam Juan

- 1 C'est un lieu commun de l'histoire du cinéma que de déplorer le manque de sources sur le public et particulièrement le peu de témoignages émanant directement des spectateurs. Plainte récurrente et, à plus d'un titre, justifiée : au regard de celles des cinéphiles patentés, rares sont les traces laissées par les spectateurs « ordinaires » sur leurs expériences cinématographiques. Les récits littéraires, tout comme les écrits contemporains d'artistes et d'intellectuels, ont ainsi souvent été convoqués pour tenter d'approcher, indirectement, le public. Bien des sources ont au demeurant longtemps été négligées et font l'objet aujourd'hui d'un intérêt encore neuf, à l'instar du courrier des lecteurs des magazines, dont l'étude commence enfin à se développer. Il n'en reste pas moins que les paroles de simples spectateurs sont peu nombreuses à nous être parvenues, la plupart nous ayant de surcroît été transmise par un médiateur (qu'il s'agisse d'un journaliste, d'un écrivain, ou bien encore d'un enquêteur). Dans ces conditions, aucune source ne saurait être négligée, particulièrement pour les périodes les plus reculées dont les témoins directs alors en âge d'aller au cinéma sont désormais très peu nombreux.
- 2 L'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA), créée en 1992, conserve à Ambérieu-en-Bugey, près de Lyon, plus de deux mille mémoires déposés par des particuliers, presque tous inédits¹, dont certains évoquent les goûts et des pratiques sociales des spectateurs de cinéma². Les textes reproduits ci-après ont été collectés dans le cadre d'une recherche personnelle sur l'entre-deux-guerres, mais les fonds de l'APA sont riches d'autres témoignages portant sur des périodes plus récentes. Ces documents doivent être utilisés avec prudence. Rédigés des dizaines d'années après la période concernée, ils sont sujets aux aléas de la mémoire. L'oubli ou la nostalgie ont pu conduire leurs auteurs à omettre des faits, à en reconstituer certains sans certitude, à en enjoliver d'autres encore. Dans l'émotion palpable qui se dégage de certains récits, il est ainsi souvent difficile de faire la part de ce qui est dû à l'expérience vécue à l'époque et de ce qui est provoqué par le processus même de réminiscence. Ces témoignages doivent donc, autant que possible, être croisés avec d'autres documents. Ils n'en constituent pas moins une source – parmi d'autres – pour une histoire des publics.
- 3 Ces textes abondent de détails précis et pittoresques, précieux pour reconstituer, par exemple, l'ambiance des séances de patronage (évoquées à plusieurs reprises), celle d'une salle de quartier dont les odeurs reviennent à la mémoire, ou celle encore des projections Pathé-Baby organisées à domicile. Beaucoup d'auteurs ont grandi en province et dans des régions rurales. Loin d'une histoire générale du cinéma très parisienne, leurs écrits illustrent la pluralité des expériences cinématographiques durant la période, confirmant entre autres la persistance du muet dans certaines salles jusque tard dans les années 1930. Surtout, la manière dont le cinéma y est abordé est singulière et particulièrement intéressante pour qui cherche à saisir la dimension sociale du phénomène. À une exception près, le cinéma n'est pas au cœur de ces mémoires. Il survient au détour d'un récit ayant pour objet d'autres réalités personnelles, familiales et sociales. Il s'inscrit de la sorte dans le continuum de vies aussi diverses et uniques qu'« ordinaires ». Ces témoignages offrent donc un aperçu sur la manière dont le cinéma s'insère dans le quotidien. À ce titre, ils nous rappellent combien les pratiques auxquelles il prend part ne sont pas seulement spectatorielles, mais plus largement sociales.

Anne-Marie MATHIEU: le cinéma, une forme de transgression et un pourvoyeur de rêves (extrait de *Mémoires de guerre, mémoires de paix, au fil de Loire...*, p. 4)

4 L’auteure est née dans les années 1910 et a rédigé ses mémoires entre 1995 et 2004. Elle a passé son enfance à Buissière, dans la Loire. Ses souvenirs de spectatrice sont liés à la figure de son grand frère qui, adulte déjà, l’emmenait en cachette au cinéma.

Grand frère

Quelle chance pour moi d’avoir eu un grand frère, de dix ans plus âgé que moi. Nous nous entendions si bien.

Je vivais deux jours par semaine, les deux jours où il était là, et puis j’attendais que reviennent les deux jours où il serait là.

Et ce grand frère aimait le cinéma, avec passion.

Le samedi soir, j’étais confiée à sa garde, nos parents sortaient et nous, nous étions censés rester sagement à la maison. Mon frère posait son bras sur mes épaules et me chuchotait dans l’oreille :

On va au cinématographe ?

Ma réponse était un hurlement de joie.

La salle, dont j’ai oublié le nom, était petite, dans une ruelle sombre. Elle sentait la poussière, la fumée refroidie, la sueur, le vieux cuir, mais qu’importait !

Le film était en noir et blanc et muet.

Un vieux pianiste, toujours le même, tout de noir vêtu, s’installait à l’avant de la salle, au-dessous de l’écran. Il essayait, sans beaucoup de succès, de suivre les péripéties de l’intrigue. Il jouait plus fort, plus vite, au moment des chevauchées débridées, tentait de prendre un rythme langoureux lorsque la belle jeune fille tombait dans les bras du jeune premier.

Mais le pianiste n’avait pour moi aucune importance, aucune importance les fauteuils si durs qui claquaient et me sciaient le dos.

Je n’étais pas là, j’étais sur l’écran, dans ces appartements de rêve que je ne pouvais imaginer réels, au milieu de ces gens, tous jeunes, beaux, riches, élégants dont aucun n’aurait eu sa place dans les rues de ma petite ville.

Henri SAVOURNIN : cinéma ambulant et cinéma paroissial à Lyon (extraits de *Étrange Jeunesse*, p. 15 et p. 36)

5 L’auteur, né en 1920, a écrit ses mémoires en 1975. Avant-dernier d’une famille de six enfants, il se décrit lui-même comme citadin de naissance. Il grandit dans le quartier populaire de Gerland à Lyon. Le cinéma est abordé à travers deux textes qui restituent avec beaucoup de vivacité l’ambiance d’une projection de cinéma ambulant à la fin des années 1920 et celle des séances de cinéma paroissial, le dimanche après-midi dans les années 1930.

Le cinéma ambulant à la fin des années 1920 (p. 15)

Parfois, toujours l’été, il arrivait que dans mon quartier, le menu peuple était convié, à grand renfort de tambour et de bugles, à assister à une séance spéciale et extraordinaire, offerte par un cinéma ambulant.

Au milieu d’un pré, non loin de la maison, des saltimbanques installaient là une toile, tendue aux quatre vents.

Bien que muets, les films nous tenaient en haleine. Qu’apparaisse le “fils du cheik”, le beau Rudolph Valentino, les cœurs exhalaient leur profonde satisfaction... Les plus doués, lisaient à haute voix les répliques décorées de fines arabesques. Malheureusement, ces chœurs s’échelonnaient souvent à contre temps, engendraient une cacophonie des plus discordantes... On s’exclamait, trépignait, se croyant dans l’obligation de prévenir l’idole du mauvais coup qui se tramait, invariablement, dans son dos. Parallèlement et inversement à la lenteur de l’action savamment calculée, le brouhaha allait crescendo ! Cinéma muet ! C’est vite dit !

Soutenant ces chevauchées fantastiques, un vieux phono de la “der des der”, au large pavillon cabossé, grinçait une rengaine des temps anciens. La synchronisation !, ce sera pour plus tard !

Des bancs, pour privilégiés fortunés, délimitaient l’enceinte, formée sur trois rangs en fer à cheval. À l’entracte, pendant la quête, le carbure sifflait sa lumière du haut d’une rampe, tordant les ombres au ras du sol. En guise d’interlude, une virago, pourchassée par ses rejetons, tendait d’un geste explicite, une corbeille d’osier afin qu’y débouchassent, fusse par mégarde, quelques piécettes de bronze.

Les enfants s’allongeaient sur l’herbe, au coude à coude. Derrière il y avait plus de spectateurs debout qu’assis. C’était l’heure où passe le rêve, qui allège le fardeau des hommes.

Alternant avec ces montreurs d’images, un cirque se glissait à son tour, dans ces réjouissances populaires, tendant cordes et piquets à la hauteur de l’aubaine... Une ballerine maigrichonne esquissait des cabrioles, encourageant de la voix et du geste des “capis” savants, qui circulaient, s’entrecroisant, le museau au ras du sol.

Moulés dans leurs maillots bariolés, des athlètes vivotaient, suspendus à la barre fixe ou au trapèze. Chaque exercice se terminait par un retentissant – et voilà – ressemblant fort à un défi lancé à l’adresse des amateurs.

Plus rarement, un mangeur de feu, liquidait dans un triomphe insensé sa bouteille de pétrole. Son souffle infernal illuminait la prairie, arrachant à la peur, plus qu’à la raison, des cris d’admiration.

Et tout ce monde orbitait autour de la plus simple expression de l’existence. Les satisfactions occasionnelles confondues avec la stricte nécessité, se complaisaient dans leur répétition journalière. Ils assuraient ainsi leur matérielle, au hasard des chemins de nulle part...

Le cinéma paroissial du dimanche après-midi au début des années 1930 (p. 36)

L’argent de poche ! C’était bien là une idée saugrenue de gens nantis. On imaginait mal, quelle qu’en fut l’envie, donner un argent rare, à des enfants, qui n’en auraient qu’un emploi sans considération pour les sueurs qu’il représentait.

D’autre part, nous n’avions pas toujours les cinquante centimes, que notre mère destinait à la séance du cinéma paroissial du dimanche après-midi ; encore que l’assistance à la messe dominicale resta la condition sine qua non, la franchise à la manne maternelle. A cet égard, je crois que le veto ne visait qu’à maintenir une discipline de bon aloi. Malade, ou feignant de l’être, il n’était pas question d’endosser le costume du dimanche, et encore moins de sortir sans être passé par ce prélude édifiant.

À la messe, où je servais, mais ne quêtait point, s’affrontaient deux fonctions antinomiques, dont je ne concevais que celle compatible avec mon ignorance des impératifs matériels indispensables... Or donc, pourvu de cette piécette attendue, restait à braver la situation cornélienne de l’entracte, durant lequel le passage répété des vendeurs de bonbons, ne faisait qu’augmenter le malaise né d’une rigueur spartiate. Comment ce viatique étrié, pouvait-il nous permettre d’assister au spectacle, devenu sonore autour des années trente, avec la projection du film “les Titans du ciel”, et sacrifier à une gourmandise inavouable !... A treize heures tapantes, la file des ouailles acquises au septième art, s’étirait dans la cour attenante à l’église, fréquemment pourfendue par la jeunesse exerçant ses talents avec un ballon rond en mousse...

À l’entrée de la salle, c’était généralement le chantre, un bien brave homme qui, après avoir entonné dans le tonnerre des orgues, l’introït, le Credo et l’offertoire, encaissait la monnaie, sans oublier de corner les tickets payés.

– “Si vous voulez bien, je peux vous aider à l’entrée, m’sieu !... Il suffisait que la proposition tomba dans un moment de presse, pour que cet honnête et bénévole paroissien, céda une parcelle de sa mission de confiance... Dans le tambour protégeant la pénombre de la salle, je cornais donc consciencieusement les tickets.

Entre le mur et la file qui serpente, ma sœur, d’une paire d’années plus jeune, progressait lentement. Son tour venu, elle me tendait ostensiblement la main, serrée, vide, dans laquelle je feignais de puiser. Puis elle allait occuper un strapontin, dont certainement personne ne voudrait.

La file épuisée, je disparaissais à mon tour, à l’intérieur, juste rémunération d’un bénévolat sans autre prétention.

Il y avait également, bien des malins, dans le clan des culottés, qui attendaient la bousculade de la fin de l’entracte, pour se glisser dans les derniers incontrôlés. Et puis, était-il vraiment nécessaire d’avoir vu le début, sachant que généralement tout est dans le dénouement !...

À la sortie, la tête pleine de rêves, les oreilles coincées par les vibrations sonores tombant directement des abat-sons, j'allais aux vêpres, suivies du Salut, évoluer en aube rouge et surplis blanc, balancer l'encensoir au pied de l'Autel de Celui qui a déjà tant pardonné !...

Gaston DUPRIEU : séances de Pathé-Baby à domicile et premiers flirts dans les salles obscures le dimanche après-midi (extraits de *Souvenirs d'enfance en pays d'Albret*, p. 64 et p. 170)

6 Né en 1920, l'auteur grandit dans le sud-ouest, au sein d'une famille de quatre enfants dont le père est résinier et tâcheron de métayer. Ses mémoires (déposés à l'APA en 2000) évoquent les loisirs des habitants d'une région rurale pendant l'entre-deux-guerres, le goût pour les chanteurs populaires, l'arrivée de la T.S.F. et celle du cinéma : « Le cinéma, arrivé à Sos³, était muet, en noir et blanc. Mais il attirait beaucoup de curieux, chacun ayant l'imagination stimulée par ces manques, qu'il fallait bien pallier. » (p. 59) À Canazin où sa famille déménage, l'enfant assiste à des séances de Pathé-Baby chez des amis dont le père, ingénieur des Arts et Métier, est propriétaire d'un moulin à eau grâce auquel il produit de l'électricité. En juin 1933, l'auteur intègre une école d'Agriculture et d'Arboriculture fruitière située à Fazanis. Ses souvenirs des sorties au cinéma le dimanche sont alors associés à ceux, nostalgiques, des premiers flirts.

Les séances de Pathé-Baby chez des voisins, à la fin des années 1920 (p. 64)

Ce séjour à Canazin dura un an, et j'en conserve quelques souvenirs particuliers. Mme et M. Lanté avaient deux enfants, guère plus âgés que moi, Pierre et Alice. Pour eux, ils organisaient, dans la salle à manger familiale, des séances de "Pathé-baby", un petit appareil cinématographique. Ils y inséraient des petites bobines, de quelques 7 à 8 cm de diamètre.

Elles renfermaient des films de Charlie Chaplin, Harold Lloyd, Laurel et Hardy et d'autres encore. Et aussi des dessins animés, Félix le chat y avait une place prépondérante. Le cinéma dans notre région était chose rare. Ces séances à domicile, je les appréciais comme un régal. Parfois aussi, le dimanche, ils m'emmenaient en automobile, pour une randonnée plus ou moins longue dans le département.

Le cinéma le dimanche à Fazanis au début des années 1930 (p. 170)

Fazanis le dimanche, c'est la sortie autorisée... sauf punition... ! Tonneins est à quatre kilomètres, nous y allons à pied. Le dimanche, c'est plutôt pour faire quelques petits achats ; l'après-midi, c'est le cinéma qui nous y attire.

Nous y sommes encore au "muet", mais c'est un passe-temps qui nous plaît. Et puis, c'est l'âge des premiers flirts ; nous connaissons quelques filles que les garçons de Fazanis ne laissent pas indifférentes,... et réciproquement... La salle obscure de l'Eden porte parfois bien son nom. C'est l'Eden qui nous donne l'opportunité des premiers baisers sur la bouche des filles. C'est dans son obscurité complice que l'on ose... en se demandant jusqu'où l'on peut oser ? C'est l'Eden des premiers petits seins, tendus sous le corsage. Dans l'ombre on dégage un bouton,... puis un deuxième. Le bout des doigts se glisse sur la peau tiède et rebondie. Peut-être, dans un instant, le Nirvana du petit bout de sein que je vais caresser.

Le cœur bat la chamade, le sang qui bouillonne envahit tout l'être. Presque étonné de ma hardiesse, je vais un peu plus loin. Tel un joueur d'échecs, je pousse mon avantage... Mais une douce main prend la mienne, la presse gentiment,... et me fait hésiter... Est-ce une invite à ne pas insister ?... une coquetterie ?... un non qui veut "oui" ?... C'est un message qu'il me faut décoder... Je suis encore trop jeune pour connaître déjà les arcanes du langage amoureux, dans ses signes,... ses "non-dits"... ses sous-entendus et ses refus menteurs... Pourtant, il me faut mettre un terme à mon hésitation... tant pis, je prends mes risques. Je m'intéresse au troisième bouton, comme ça, tout doucement, en tremblant un peu quand même... mais... la douce main me fait comprendre, que pour aujourd'hui la fête, même si elle n'est pas finie, aura comme limite... le troisième bouton... Mais pourquoi serai-je déçu ? Les deux premiers m'ont offert sinon le Nirvana, du moins un joli coin de paradis... il m'a fait tourner un peu la tête... ; et chavirer les sens.

C'était quand même un beau dimanche ! Et le prochain est pour bientôt. D'ici là, je crois que je vais rêver au troisième bouton... C'est bon l'espérance, comme est bon ce souvenir d'Eden...

ce premier contact amoureux avec la peau nue... toute nue... des jardins (presque) interdits des filles... et ces premiers baisers,... papilles confondues... qui rendent presque fou... Et ces premières jupes... que l'on troussait un peu,... pas encore beaucoup... bientôt passionnément... dans les jardins d'Eden... En cet heureux temps, où des gens que l'on pourrait dire : nuisibles... ou malfaisants... n'avaient pas encore inventé... les "jeans"... ni les "collants"... Mais où sont les neiges d'antan... ?

Roberte VALOGNES : le père et le cinéma dans le Paris des années 1930 (extraits de *Mémoires : Saint-Pierre–Saint-Gal*, p. 66-67).

- 7 L'auteure est née en 1925 et a rédigé ses mémoires entre 1995 et 1998. Elle y évoque son enfance à Paris pendant l'entre-deux-guerres et le goût de son père, cordonnier né en Martinique et passionné de musique, pour le cinéma.

Mon père parlait de Charlie Chaplin que tout le monde appelait Charlot, après avoir vu, en 1931, "Les lumières de la ville" et cinq ans plus tard, "Les temps modernes". Toujours passionné par la politique, il commentait les événements. Dans les journaux, il suivait les aventures de Henri de Monfreid⁴ [...].

Parfois, deux amoureux, après le cinéma s'aventurent dans cette rue si tranquille, où l'herbe pousse entre les pavés⁵. Ils s'embrassent. Mon père, debout à l'établi, commente l'action pour ma mère. Il n'arrête pas son travail, le tire-pied maintient la chaussure sur le pied de fer. [...]

Las de ses longues heures devant l'établi, il descend parfois jusqu'à la gare Saint-Lazare. Il aimait le Cinéac qui donnait des séries d'actualités pour un prix modique. Ou il regardait un film boulevard Rochechouart ; en 1937, tenté par le titre, il vit "Naples au baiser de feu", avec Tino Rossi et Mireille Balin et revint déçu d'avoir si peu vu Naples et le Vésuve. Peut-être le souvenir du mont Pelé l'avait-il incité à le voir.

Armand MAÏER : le cinéma à Épernay dans la seconde moitié des années 1920

- 8 L'auteur est né vers 1918. Ce texte, initialement paru dans *Télérama* (rubrique « Ça va mieux en le disant », 22 février 1995), a été inséré par Roberte Valognes dans ses propres mémoires.

Vers 1926-1927, enfant de 8-9 ans, j'allais chaque dimanche au cinéma Palace à Épernay (Marne), aux places les moins chères, à 30 sous. On comptait encore en sous à l'époque : pièce de 40 sous, billet de 100 sous, 2 sous de bonbons... Il y avait trois parties, coupées de deux entractes. Un petit orchestre, piano, contrebasse, accompagnait la projection, encore muette. La première partie consistait en un film relativement court, souvent américain. Je me souviens surtout de Douglas Fairbanks, mais aussi d'un garçon, genre gavroche... Le Kid ? En deuxième partie, on présentait des attractions, une ou deux : numéro de jongleurs, d'équilibristes, de dressage, de prestidigitation, chanteurs, imitateurs, etc. Après le deuxième entracte on voyait des actualités et, enfin, le film à épisodes... "*La suite, la semaine prochaine*". Un nom d'acteur me revient : Biscot. Qu'est devenu Biscot ? Un titre aussi : *Les Cinq Sous de Lavarède*... Je repense souvent à l'ambiance de ces séances du dimanche, de 14h30 à 17h30 : l'odeur des oranges épluchées durant les entractes ; les petites affiches sur les murs : "*Cracher à terre, c'est attenter à la vie d'autrui*", illustrées par une main brandissant un poignard (c'était la lutte contre la tuberculose) ; l'attente fébrile, qui était déjà le plaisir du spectacle. Et puis les "*ha !...*" quand le rideau publicitaire commençait doucement à s'enrouler. Et, pendant la projection, la lecture à haute voix, par toute l'assistance ou presque, des sous-titres qui jalonnaient le film pour indiquer les dialogues, ou encore "*le lendemain*"... "*huit jours après*"... Nostalgie de l'enfance, du cinéma de mes jeunes années...

Jean CHÉMÉRY : Pathé-Baby, patronage et séances en ville (extraits de *Souvenirs d'un petit garçon élevé dans une petite ville de province*, éditions de Laonnois, 2005, p. 20, p. 85-86 et p. 91)

- 9 L'auteur est né en 1926 à Laon, où il a passé son enfance. Il a rédigé ses souvenirs en 2000. Il est l'avant-dernier d'une famille de quatre enfants dont la mère meurt en 1929. Son père

tient un magasin d'électricité dont le poste de T.S.F. attire de nombreux passants au début des années 1930. Le cinéma est d'abord évoqué à travers les séances de Pathé-Baby organisées le mercredi soir, auxquelles participent parfois les Menu, des pâtisseries qui habitent en face de la famille de l'auteur. Puis ce dernier décrit le cinéma de patronage du jeudi après-midi dans un chapitre intitulé « Les loisirs organisés », avant de mentionner ses quelques sorties au cinéma à la ville dans une section consacrée aux « Loisirs culturels » (des pages sur « Les distractions et loisirs spontanés » précédant ces deux chapitres).

Les séances de Pathé Baby du mercredi soir (p. 20)

Le mercredi soir (veille du jeudi alors jour de congé hebdomadaire) les séances de Pathé Baby réunissaient toute la famille plus une partie de la famille Menu qui traversait la rue Châtelaine. Parfois Jacques s'abstenait de venir pour des raisons scolaires. Grand-mère soulignait alors le sérieux de ce garçon. Il arrivait que ces séances soient interrompues par la rupture de la pellicule. Celle-ci nécessitait le recours à une colle à base d'acétone dont j'aimais l'odeur, analogue à celle des bonbons que nous disions "anglais".

Les séances de patronage du jeudi après-midi (p. 85-86)

En prenant de l'âge, mes distractions ont pris de l'autonomie. Mes jeudis après-midi se passèrent, à partir d'un âge que je ne peux pas fixer avec précision, 9 ou 10 ans, au patronage. Celui-ci se tenait au Pavillon des œuvres jusqu'à 17 heures pour les activités extérieures dans la cour, après 17 heures dans une salle pour le cinéma. [...]

À partir de 17 heures, c'était le cinéma. Les spectateurs contribuaient au coût de la location des films en versant 25 centimes (la plus forte valeur des pièces trouées blanches), alors, avant de partir au patronage, il fallait voir grand-mère pour lui demander la pièce. Pour le cinéma, l'opérateur était le deuxième vicaire, l'abbé Quentin, puis l'abbé Cordier. Les programmes étaient bien adaptés au public jeune avec les comiques traditionnels : Charlot, Beaucitron⁶ (je me souviens d'une scène où Beaucitron avait des gamins comme presse-papiers ; celui-ci n'étant pas assez lourd, le rouleau enroulait le gamin). Une fois, catastrophe, Belphegor, que le vicaire responsable n'avait pas dû visionner. Des scènes impressionnantes pour des enfants, le rapt d'une femme sur son lit de mort, des hommes cagoulés, un homme donnant un coup de poignard et le poignardé indemne dévoilant une cote de mailles. De telles frayeurs que, par exemple, je n'osais plus monter seul dans ma chambre au deuxième étage.

Le cinéma en ville (p. 91)

En dehors du Pathé baby du mercredi soir et des séances de patronage, j'avais été quatre fois au cinéma avant octobre 1939, trois fois au Kursal, le cinéma de l'avenue de la gare et une fois au Carillon, la salle de la ville haute. J'avais vu "Sœurs d'armes", l'histoire de Louise de Bettignies (dont la compagnie des guides de Laon portait le nom), une espionne française pendant la guerre de 1914, fusillée par les Allemands. Je me souviens surtout d'un sentiment d'oppression dû à un manque d'air ; "Blanche Neige", dessin animé de Walt Disney avec Mme Bertin et Colette ; "À nous la liberté" de René Clair, avec la classe de 4^{ème} emmenée par le professeur de français latin. Le style de René Clair devait être trop subtil car je me souviens surtout des escaliers de la gare (270 marches) difficiles à la descente et à la montée à cause d'une chute de neige ; "Trois de St Cyr", Jacques Menu était alors élève à l'école militaire de St Cyr.

Jacques ARTIS : le cinéma à Saint-Max en Lorraine au début des années 1930 (extrait de *Le cinéma et moi*, vol. 1, *Des Bosquets au Royal*, p. 13-16)

- 10 L'auteur est né en 1926. Ses mémoires (déposés à l'APA en 2006) sont toutes entières tournées vers sa passion pour le cinéma, qui occupa une place centrale dans sa vie privée comme professionnelle puisqu'il devint exploitant de salle dans les années 1940. Jacques Artis découvre le cinéma à l'âge de sept ans à Frouard, en Lorraine, lors des séances de cinéma organisées par le curé de la commune. Puis sa famille déménage en 1933 à Saint-Max, où elle fréquente assidument le cinéma Saint-Livier, dont l'auteur, muni d'un diplôme de technicien supérieur en radio-électricité, prend la gestion en 1942, en pleine guerre, à l'âge de seulement seize ans.

C'est en 1929 que fut ouvert le cinéma SAINT-LIVIER. Chaque dimanche on y projetait des films muets. Sur le haut de la façade déjà très usée par le temps une peinture élavée laissait apparaître l'enseigne : CINÉMA MONTIGNY : séances le mercredi 21h, jeudi 14h, vendredi 21h, samedi 21h, dimanche à 16h. Plus bas les nouveaux propriétaires avaient fait peindre SALLE SAINT-LIVIER. Ce fut le 23 septembre de cette année 1933 que je la découvris.

Une porte d'entrée à deux battants en chêne massif de différente largeur s'ouvrait à l'intérieur sur deux marches, descendant dans un réduit en planches debout. Du côté droit une ouverture dans la cloison de bois, munie d'une tablette, servait de guichet. Sur le côté gauche, une petite porte donnait directement accès à la salle. Face à la lourde porte d'entrée, une double porte capitonnée n'était ouverte qu'à la fin des séances pour l'évacuation des spectateurs. La salle était éclairée par huit ampoules électriques de faible puissance. Le plafond était en bois vernis, les jambes de force supportant la charpente s'appuyaient sur des murs peints en jaune séparés du plafond par une bande couleur orange. Au milieu de la salle, du côté gauche, un gros fourneau entouré d'une grille assurait le chauffage.

À l'avant, une estrade de trois marches où pouvaient monter cinq musiciens. Sur le côté droit une porte découpée dans le décor donnait accès à la scène par un petit escalier de bois. Sur la scène une toile blanche tendue par un fer rond enfilé dans un ourlet servait d'écran. Au fond de la salle sur le côté droit, une porte donnait accès, par un escalier construit dans l'épaisseur du mur, à la salle des billards, qui, autrefois, au temps où l'établissement était un bal, servait de restaurant. Au-dessus du hall une tribune de bois permettait de voir évoluer les danseurs.

Une cabine en tôle y était installée et protégeait un appareil de projection PATHÉ JUNIOR. Les fauteuils, à siège basculant, larges de cinquante centimètres, séparés les uns des autres par un accoudoir en fer plat de dix millimètres étaient assemblés par rangées de sept ce qui donnait à cet ensemble peu éclairé une ambiance de taverne où le public se sentait bien chez lui. Chaque dimanche, le rituel était toujours le même : location des places à la salle des billards après la messe. Il fallait arriver dans les premiers pour avoir les meilleures à côté du fourneau ; sans se préoccuper de la température, qui au tout au long de la séance atteindrait des records et obligerait ceux étaient trop près à retirer manteau, pull et se retrouveraient en bras de chemise et rouge comme des écrevisses. La séance commençait à quinze heures, le curé était à la porte, saluant ses bons paroissiens. Les enfants avaient leurs places à l'avant des premières rangées, les parents étaient derrière eux. Avec mes copains, j'assistais à l'arrivée des spectateurs, je pariais un loriot que le président de l'association, d'une corpulence au dessus de la moyenne, s'y reprendrait à deux reprises pour passer entre les accoudoirs du fauteuil et s'asseoir. J'ai souvent gagné à ce petit jeu. À la première tentative, il essayait sans succès, il tirait ensuite son manteau, recommençait, puis d'un coup de reins se retrouvait au fond du fauteuil. Son ami de la même corpulence prenait place à côté de lui ; même scénario. Quand ils étaient enfin assis, dans la pénombre de la salle, on ne voyait plus qu'un homme à deux têtes.

Les femmes suivaient, leur corpulence était beaucoup plus raisonnable, mais les chapeaux étaient beaucoup plus hauts, ce qui amenait la réaction des spectateurs : CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! D'autres dames coiffées de petits chapeaux à grandes plumes nous amenaient à crier : LA PLUME ! LA PLUME ! LA PLUME !

Les chapeaux et les plumes finissaient par tomber sur les genoux, tout le monde était en place, la salle était comble le spectacle pouvait commencer. Les programmes composés d'un documentaire, d'un Mickey et du grand film (achetés au mètre, au poids ou à la bobine), étaient visionnés le vendredi soir, ce qui permettait au chef d'orchestre de préparer les bruitages, la musique, et à Monsieur le Curé, assisté de Robert et de Léon, de décider des coupures à faire pour préserver la santé morale de ses bons paroissiens. [...]

Les cinq musiciens s'installaient sur l'estrade, un trompettiste, un flûtiste, une pianiste, une violoniste et le chef d'orchestre en queue de pie allaient suivre l'action sur l'écran et commanderaient les bruitages. Le trompettiste aidé de tout un arsenal de casseroles, de tambours, jouait des pieds et des mains selon les scènes du film. Le public dans la salle n'était pas en reste, et tout en déchiffrant les textes apparaissant à l'écran, criait, riait ou trépignait.

Les séances commençaient toujours par un documentaire suivi d'un CHARLOT ou d'un MICKEY où les poursuites alternaient avec les bagarres et la vaisselle cassée. Le public était ainsi chaud pour la projection du grand film qui suivait. Les entractes étaient nombreux mais tout aussi animés. Les ouvreuses passaient avec leur panier garni de roudoudous à cinq sous, de loriots, de mascottes à cinquante centimes, d'esquimaux et de gros caramels mous à dix sous. Les spectateurs discutaient entre eux et imaginaient la suite du film, les musiciens reprenaient leur place et la séance continuait. L'ambiance était extraordinairement bruyante mais tellement sympathique que l'on en parlait toute la semaine dans les boutiques. Souvent même à l'école

certain instituteurs commentaient et expliquaient le film du dimanche. Tout au long de ces années 1933/1934 les grands succès MICHEL STROGOFF en deux époques, LA TRAGÉDIE DE LA FORÊT, L'OCCIDENT, CROQUETTE, BELPHÉGOR et beaucoup d'autres films furent présentés (assainis) à la salle SAINT-LIVIER.

Le muet connaissait ses dernières années. En 1935 le Curé de la paroisse, du haut de sa chaire à la messe, le dimanche, annonçait l'arrivée du cinéma sonore et parlant et remerciait les musiciens qui avaient si bien su accompagner et bruite les films. Après plus de soixante années passées dans ce métier, je sais avoir vécu à cette époque l'ambiance la plus extraordinaire des plus belles années du cinématographe.

“Le parlant” fut une véritable révolution : le silence imposé dans la salle allait totalement changer l'ambiance. Parmi les spectateurs, certains, sans s'en rendre compte, avaient pris l'habitude de lire à haute voix les textes du muet et continuaient à commenter les scènes. D'autres criaient “Taisez-vous”. C'était une joyeuse pagaille qui s'accordait très bien avec le premier film parlant FRA DIAVOLO⁷. C'est ainsi que l'on pu voir cette année 1935 MÉPHISTO en deux époques – LE ROI DES RESQUILLEURS – JEAN DE LA LUNE – VIOLETTES IMPÉRIALES. Parmi bien d'autres tout aussi intéressants à découvrir.

Des années 36 aux années 40 la technique évoluait rapidement. Les images projetées étaient nettes, le son était bon, les spectateurs attentifs et silencieux. Le cinéma avait conquis son grand public populaire.

Notes

- 1 Quelques rares textes ont pu faire l'objet d'une édition locale ou à compte d'auteur.
- 2 Je tiens à remercier ici le personnel de l'association pour son accueil et son aide, ainsi que les auteurs des textes (ou leurs descendants) que je suis parvenue à contacter et qui ont autorisé la publication des extraits qui suivent.
- 3 Sos est un village situé dans le Lot-et-Garonne.
- 4 Aventurier et écrivain, Henry de Monfreid (1879-1974) commence à publier dans les années 1930 de nombreux romans d'aventures, tout en étant journaliste et correspondant de guerre.
- 5 Il s'agit de la rue Say, dans le neuvième arrondissement à Paris, où le père de l'auteure tient sa boutique à partir de 1934.
- 6 La série des Beaucitron est une série comique dont le personnage principal est interprété par Harry « Snub » Pollard (1889-1962). Produite aux États-Unis, elle est distribuée en France dans les années 1920 par Pathé Consortium Cinéma.
- 7 L'auteur désigne probablement ainsi le premier film parlant projeté au cinéma Saint-Livier de Saint-Max (il s'agirait de *Fra Diavolo*, 1933, réalisé par Stan Roach avec Stan Laurel et Oliver Hardy).

Pour citer cet article

Référence électronique

Myriam Juan, « La parole aux spectateurs. Extraits de mémoires choisis et présentés par Myriam Juan », *Conserveries mémorielles* [En ligne], # 12 | 2012, mis en ligne le 05 avril 2012, consulté le 19 septembre 2015. URL : <http://cm.revues.org/1250>

À propos de l'auteur

Myriam Juan

est doctorante en histoire à l'Université Paris 1 (Panthéon-Sorbonne) et attachée temporaire d'enseignement et de recherche à l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines. Elle prépare une thèse sur le vedettariat cinématographique en France pendant l'entre-deux-guerres : « Un vedettariat est né. Une histoire culturelle du vedettariat cinématographique en France (1919-1940) » (sous la direction de Pascal Ory). Elle est membre du conseil d'administration de l'Association française de recherche en histoire du cinéma (AFRHC).

Myriam Juan is a Ph.D candidate in History at the University of Paris 1 (Panthéon-Sorbonne) and a teaching assistant at the University of Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines. She is working on a thesis about the star-system in France during the interwar period: “A star-system is born. A cultural

history of the star-system in France (1919-1940)” (under the supervision of Pascal Ory). She is an administration board member of the AFRHC (French association for research on film history).

Droits d’auteur

© Conserveries mémorielles
